VOLUME !

Volume !

La revue des musiques populaires

15 : 2 | 2019

Paradoxal Metal

Le heavy metal comme cas limite

Heavy Metal as a Borderline Case

Gérôme Guibert

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/volume/6656>

DOI : 10.4000/volume.6656

ISSN : 1950-568X

Éditeur

Association Mélanie Seteun

Édition imprimée

Date de publication : 17 juin 2019

Pagination : 7-12

ISBN : 978-2-913169-46-3

ISSN : 1634-5495

Référence électronique

Gérôme Guibert, « Le heavy metal comme cas limite », *Volume !* [En ligne], 15 : 2 | 2019, mis en ligne le 01 janvier 2021, consulté le 07 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/volume/6656> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/volume.6656>

L'auteur & les Éd. Mélanie Seteun

Introduction

Le heavy metal comme cas limite

Par **Gérôme Guibert (Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3)**

Quel est l'état des recherches en sciences humaines et sociales sur la musique metal en 2019, au moment même où se déroule déjà la quatrième édition biennale des colloques internationaux interdisciplinaires de l'ISMMS ¹, en France cette fois ²? On ne peut que constater leur augmentation, si on se base au moins sur les événements (colloques, journées d'études), sur les mémoires d'étudiants et sur les publications (articles, ouvrages – voire même aujourd'hui revue ³ et collection d'ouvrages ⁴), et, au-delà, rester intrigués par cette croissance des recherches (Brown, 2013). On se souvient en effet que, en 2008, les organisateurs du colloque précurseur « Heavy Fundamentalism » de Salzburg, qui se voulait international et en langue

anglaise étaient déjà surpris de dépasser la barre des 30 communicants universitaires à partir d'une thématique pourtant large et ouverte (*Metal, music and politics*), où la très grande majorité des participants étaient encore des étudiants en thèse ou des chercheurs en marge de l'institution (Heesch & Scott, 2016). Cependant la dynamique de dialogues interdisciplinaires des *metal studies* et les sillons creusés au sein des diverses disciplines (en premier lieu la sociologie et la musicologie, mais aussi l'histoire, les études de genre ou des médias) qui se rencontrent autour de cet objet culturel et musical ne cessent de s'agrandir, les chercheurs deviennent confirmés, des colloques spécialisés apparaissent en langues allemande, française ou espagnole. Et si l'ISMMS n'a pas le monopole des recherches prenant pour terrain d'enquête le metal, elle contribue fortement à amplifier le mouvement et à le rendre visible, comme d'autres associations internationales interdisciplinaires fondées sur la connaissance d'objets ou de phénomènes particuliers ⁵. À Nantes, en 2019, pour cette quatrième édition de l'ISMMS, 80 intervenants et 25 nationalités sont représentées, de la Russie au Brésil, de Taïwan à l'Afrique du Sud, de la Turquie au Canada.

5 La dynamique des *metal studies* a ainsi bénéficié de l'intensification des échanges numériques, de l'édition en réseaux et de la disponibilité gratuite des actes des premiers colloques (via [Interdisciplinary.net](#)) et de la facilitation des recherches et des échanges sur Internet à un niveau global. *Volume! La revue des musiques populaires* a joué un rôle non négligeable dans le développement du réseau des *metal studies*, de la bibliographie des études metal éditée en 2006 (dans le numéro vol. 5, n° 2) qui a servi de socle aux recherches, jusqu'à l'annonce en avant première de la fondation de l'ISMMS dans *Volume!* (Scott, 2012).

1 ISMMS : International Society for Metal Music Studies

2 À Nantes, du 17 au 20 juin 2019, www.francemetalstudies.org

3 *Metal Music Studies*, MMS (chez Intellect Books)

4 À l'instar de *Emerald Studies in Metal Music and Culture*, <https://books.emeraldinsight.com/page/series-detail/Emerald-Studies-in-Metal-Music-and-Culture/>

Il serait encore toutefois précocement de parler d'institutionnalisation, car étudier la musique metal (et son environnement culturel et social) fait encore polémique. Ceux qui se penchent sur ces questions font toujours état du statut de relégation et de stigmates associés au hard rock, au heavy metal, et plus largement aux divers courants du metal dans le monde académique, de la difficulté à trouver des financements sur des objets considérés comme futiles et même parfois dangereux, et plus largement des incompréhensions pour ce type de recherches dont l'utilité semble difficile à comprendre, y compris pour les adeptes de musique metal eux-mêmes. Pourtant, comme Keith Kahn-Harris l'esquissait au colloque ISMMS de Bowling Green, en 2013, l'apport des recherches sur le metal est décisif pour le monde du metal lui-même, en particulier car elles lui procurent des éléments de réflexivité. Les *metal studies*, selon le sociologue, peuvent permettre d'explicitier pourquoi le metal peut être résilient dans le cadre de parcours individuels, comment il s'inscrit dans le temps et possède une histoire, comment il peut être une arène pour les minorités sociales et donner des éléments à « la communauté metal » sur son évolution future (Kahn-Harris, 2016).

Mais, au-delà même de ceux qui sont impliqués dans le metal, si l'on veut comprendre la société contemporaine, une étude de la production, de la réception et du contenu de cette musique s'impose déjà en tant que telle, étant donné le nombre de personnes touchées par les musiques hard rock, heavy metal, metal depuis plus de 40 ans⁶. Pourquoi

la minorité d'adeptes qui plébiscite le metal est-elle si attachée à cette musique (en termes de temps consacré ou d'argent dépensé par exemple) ? Au-delà des pratiques, si l'on s'intéresse à la musique elle-même, le metal est-il nocif ? Qu'est-ce qui le caractérise du point de vue sonore ? Quelles sont ses constantes ? Sa dynamique de développement est-elle associée à des états politiques ou économiques particuliers ?

Les recherches développées depuis les années 1980 ont permis d'y répondre en partie, posant des premiers constats, qui mettent en évidence des paradoxes, et qui sont aujourd'hui conjugués dans le cadre de nombreuses études.

Le premier d'entre eux est que pour la grande majorité des gens, la musique metal « c'est du bruit », « c'est inaudible », « c'est le degré zéro de la musique », « c'est ridicule », « c'est incompréhensible », ou encore « cela concerne des gens qui ne savent pas jouer ou ne savent pas chanter » (Bryson, 1996 7). Alors que, lorsqu'on cherche à étudier la minorité des amateurs de metal⁸, ceux qui l'apprécient, de manière compréhensive (par exemple sur le modèle de Tia DeNora, 1998), se justifient en évoquant la puissance de la musique, sa radicalité, sa violence aussi. Ils l'associent à une sorte d'*empowerment*, elle

le temps, si l'on en croit les tableaux des pratiques culturelles des Français (Donnat, 2009).

7 La dimension péjorative du metal explique sans doute aussi qu'elle ait été longtemps délaissée par les *popular music studies* qui mettaient plutôt à l'honneur le punk et les courants « indépendants » du rock ou, plus tard, les musiques électroniques ou même le rap (Frith, 2019).

8 « Amateurs » au sens pragmatique de Hennion, *et al.* (2000).

6 Une part minoritaire mais significative depuis les années 1980 chez les lycéens (Mignon, *et al.*, 1986; Guibert, *et al.* 2008), et un attachement qui dure dans

« permet de remonter le moral », « recharge les batteries ». Et on se rend compte aussi que les raisons évoquées par ces fans sont peu ou prou les mêmes, quelles que soient leurs caractéristiques en termes d'âge, de niveau de diplôme, de milieu social, de genre ou de préférence sexuelle... Au départ musique « d'adolescent masculin ouvrier hétérosexuel habitant les périphéries des villes des pays occidentaux » (Straw, 1984), le heavy metal était associé aux angoisses et aux doutes de jeunes hommes qui subissaient la domination sociale des plus âgés (notamment des employeurs, des enseignants à l'école ou des leaders en matière de culture ou de médias) mais aussi pour qui l'idéal féminin paraissait inaccessible, c'est du moins l'hypothèse des recherches inaugurales (Weinstein, 1991 ; Walser, 1993). Ces jeunes amateurs de metal appréciaient cette musique et son imaginaire d'*heroic fantasy*. Il semble finalement qu'en termes de réception, l'expression de ces rapports inégalitaires, de cette révolte, et l'intérêt pour le fantastique, le magique, aient pu être renégociés par diverses minorités et populations subalternes, en fonction des contextes, si l'on en croit – exemples parmi d'autres – l'émergence de scènes metal dans les pays du Sud, les dynamiques queer dans le metal, la part croissante des femmes ou l'augmentation de la moyenne d'âge dans les concerts metal.

Le second constat émanant des recherches sur le metal est la dimension particulièrement radicale des textes ou des images liés à ces musiques (les pochettes, les looks, les mises en scène de concerts...) et l'aspect transgressif de beaucoup de thèmes abordés. Ainsi les images de violence (guerre, torture, massacre, catastrophe nucléaire...), de domination masculine (stéréotypes des

modèles masculins et féminins), l'utilisation de symboles de régimes totalitaires (en particulier nazis de la Seconde Guerre mondiale), le détournement des rites et des objets des religions monothéistes (dans une logique qui apparaît blasphématoire pour les institutions qui les représentent) sont monnaie courante. Cet état de fait a amené à beaucoup de polémiques dans l'espace public (par exemple sur le satanisme [Bobineau, 2007], sur le Hellfest et la religion [Guibert & Sklower, 2012]), ceci d'autant plus que le metal, auparavant cantonné aux initiés, est rendu visible par les médias, à la fois *via* les réseaux sociaux, et l'apparition d'événements d'envergure internationale (comme les grands festivals). Les polémiques se développent aussi à une période où la liberté de création artistique est concurrencée par une défense des logiques de « politiquement correct » (Slagel, 2009) du point de vue des publics subalternes (genre, classe, race, classes d'âge, convictions religieuses, droits culturels...). Or, le paradoxe du metal est que dès ses débuts, il articule une violence dans les représentations avec un comportement pacifié du public. Dans l'interaction, le public auditeur de metal est plus discipliné, poli, courtois que la moyenne (Berger, 2006). Structurellement il est plutôt bien intégré socialement : moins souvent en chômage, plus diplômé (Hein, 2003), moins souvent déprimé (Recours, *et al.*, 2009) qu'une population comparable en terme générationnel ou de PCS (Professions et catégories sociales). Des articles récurrents relèvent les constatations des organisateurs et des sociétés de sécurité sur le niveau relativement faible d'incidents lors des concerts metal, la faiblesse des resquilles ou des incivilités (Guibert & Sklower, 2012), au moins par

rapport à d'autres rassemblements de taille similaire⁹.

Keith Kahn-Harris (2007) et Michelle Phillipov (2012) parlent ainsi, à l'égard du public de metal extrême, d'anti-anti-réflexivité. En portant par exemple des tee-shirts qui font la promotion de la violence, ou encore des cartouchières de munitions autour de la taille, on pourrait penser que les amateurs de metal font preuve d'une absence de réflexivité, ne jugeant pas l'aspect polémique de ces symboles. Il s'agirait en fait pour ces auteurs d'anti-anti-réflexivité, dans le sens où ce qui dérange est mis à distance, et refoulé par une explicitation objective. Ainsi la culture metal publicise ce qui est caché structurellement par la société (comme la déchéance et la mort), et affronte les limites de l'expérience (entre pur et impur, bien et mal, ou vie et mort). Dans une perspective proche, Turbé (2016) rappelle que les « metalleuses » qui exhibent des tee-shirts de death metal gore le justifient fréquemment comme une manière de lutter contre une image sociétale de la femme qui devrait être lisse (il apparaîtrait donc trop simple de les interpréter comme une aliénation de la femme par une culture metal considérée comme machiste). Cependant, on le sait, les logiques de réception sont complexes et les « codes de la communauté metal » ne sont pas évidents pour tous et incompris par la majorité. Des éclaircissements sont nécessaires, auxquels doivent justement s'atteler les *metal studies*

(Kahn-Harris, 2016). Ceci d'autant plus que, selon ce dernier auteur, le monde du metal est souvent « hypertolérant » (Berger, 2006) dans le sens où il peut écouter et aimer des musiques véhiculant des symboles extrémistes sans en partager l'idéologie. Au-delà des convictions politiques ou religieuses, c'est la connaissance de cette culture et l'intérêt pour ceux qui la partagent qui font lien. On a pu ainsi montrer que pour le Hellfest 2015, le public se partageait en trois groupes, ceux qui ne se sentent pas concernés par la politique (34 %), ceux qui se sentent à gauche (41 %¹⁰) et ceux qui se sentent à droite (25 %¹¹) (Guibert & Guibert, 2017). Du point de vue de la religion, 17 % des personnes interrogées se disaient croyantes, 19 % de ces dernières étant pratiquantes occasionnelles et 6 % pratiquantes régulières. Ceci sachant que les personnes croyantes étaient avant tout catholiques (à 81 %), mais que de nombreuses autres religions et spiritualités étaient représentées à la marge, y compris le bouddhisme. Le metal rassemble donc des publics très divers, plutôt intégrés socialement même s'ils appartiennent désormais à une large palette de milieux sociaux et de générations, qui partagent donc un attrait pour un type de musique marginalisée et parfois paradoxale.

10 Y compris EELV (10%).

11 Hors « non réponses » et « autres » (3,8 % et 7,5 % respectivement de la population totale interrogée). Par ailleurs ceux qui penchaient pour le Front de Gauche, le NPA, Lutte Ouvrière, ou le PC représentaient 37 % de ceux qui se sentaient à gauche, et ceux qui penchaient pour le FN, représentaient 30 % de ceux qui se sentaient à droite, soit 7 % de ceux qui exprimaient une opinion.

9 Ce qui n'empêche pas l'existence de certains débordements liés aux types d'événements que sont les festivals (Bielak, 2018), et qui ont tendance à croître avec la dimension mainstream et l'arrivée d'un public de « touristes » éloignés des codes subculturels (Queudrus, 2000).

Les contributions de ce numéro illustrent chacune à leur manière des caractéristiques spécifiques de la musique metal. Ainsi le texte de Christophe Pirenne montre la difficile acceptation, à la fin des années 1970, de la nouvelle vague de groupes de heavy metal anglais par les journalistes rock d'un hebdomadaire populaire belge. Le genre est considéré comme limité artistiquement, à la limite du ridicule, en particulier car ses codes sont difficiles à décrypter. Michael Spanu retrace l'histoire de l'implantation du metal en France, du hard rock des années 1970 au neo metal des années 1990-2000, en passant par le thrash/death et le black metal des années 1980-1990, à partir de la langue d'interprétation utilisée par les groupes. Cette contribution nous rappelle que le metal s'est intégré dans divers contextes locaux et nationaux, et que cela a pu donner naissance à de nouveaux courants. Ainsi, en France, le groupe Trust a marqué les esprits par sa posture « politisée » ce qui apparaissait singulier à l'international. L'article suivant, de Gérôme Guibert, montre comment un environnement culturel peut amener à la création de structures, d'acteurs ou de logiques économiques singulières, associés à ce mode d'expression culturel, comme cela peut être le cas du metal.

Laurent Beauguitte et Hugues Pecout, par un travail statistique d'ampleur, cherchent à souligner comment un site qui recense les initiatives metal de manière collaborative, l'*Encyclopedia Metallum*, peut potentiellement nous permettre de mieux connaître les attributs du metal, et notamment les spécificités associées aux divers sous-genres du metal. Il peut, de ce fait, en apprendre beaucoup aux acteurs sur leurs pratiques, même s'il faut tenir compte du contexte de référencement des données, de l'origine des groupes et de leur période d'existence. Ce dossier de *Volume!* comprend également un entretien avec l'artiste plasticienne Élodie Lesourd dont le travail s'inspire et se confronte avec le rock en général et avec le black metal en particulier, interrogeant sa puissance en termes d'affects et de significations. L'intensité des relations avec le metal ainsi que la question de la réparation morale par la musique sont aussi évoquées dans la tribune que Luis Velasco-Pufleau propose sur l'écoute de No One Is Innocent, un groupe français, après les attentats de novembre 2015, à partir d'entretiens avec des personnes ayant souffert de ces événements. Le dossier comprend en outre six notes de lectures d'ouvrages récents en sciences humaines et sociales sur la musique metal.

Bibliographie

Berger Harris M. (2006), « "Aspects du death metal" ; Affect, objet et vécu social de la musique », *Volume! La revue des musiques populaires*, vol. 5, n° 2, p. 31-51.

Bobineau Olivier (ed.) (2008), *Le satanisme. Quels dangers pour la société ?*, Paris, Pygmalion.

Brown Andy (2011), « Heavy Genealogy : Mapping the Currents, Contraflows and Conflicts of the Emergent Field of Metal Studies, 1978-2010 », *Journal for Cultural Research*, vol. 15, n° 3, p. 213-242.

Bryson Bethany (1996), « "Anything But Heavy Metal" : Symbolic Exclusion and Musical Dislikes », *American Sociological Review*, vol. 61, n° 5.

DeNora Tia (2001), « Quand la musique de fond entre en action », *Terrain*, n° 37, septembre.

Donnat Olivier (2009), *Les pratiques culturelles des Français, Enquête 2008*, Paris, La documentation française.

Frith Simon (2019), « Remembrance of Things Past : Marxism and the Study of Popular Music », *Twentieth-Century Music*, vol. 16-1, p. 141-155.

Guibert Christophe & Guibert Jérôme (2017), « Political preferences and religious beliefs of metal festival-goers », Paper for the ISMMS 3rd Biennale conference, June 8th, Victoria, Canada.

Guibert Jérôme & Hein Fabien (eds.) (2006), « Les scènes metal. Sciences sociales et pratiques culturelles radicales », *Volume! La*

revue des musiques populaires, vol. 5, n° 2, p. 5-18.

Guibert Jérôme, Lambert Delphine & Parent Emmanuel (2008), *Les comportements adolescents face à la musique*, Nantes, Pôle Régional des musiques actuelles des Pays de la Loire.

Guibert Jérôme & Sklower Jedediah (2012), « Hellfest The Thing That Should Not Be. Local perceptions and catholic discourses on metal culture in France », *Popular Music History*, vol. 6-2, p. 100-115.

Heesch Florian & Scott Niall (eds.) (2016), *Heavy metal, gender and sexuality. Interdisciplinary approaches*, Abington & New York, Routledge.

Hennion Antoine, Maisonneuve Sophie & Gomart Sophie (2000), *Figures de l'amateur. Formes, objets, pratiques de l'amour de la musique aujourd'hui*, Paris, La documentation française.

Kahn-Harris Keith (2007), *Extreme Metal. Music and Culture on the Edge*, Oxford, Berg.

— (2016), « Introduction : The Next Steps in the Evolution of Metal Studies », in Walter Brenda G., Riches G., Snell D., Bardine B. (eds.), *Heavy Metal Studies and Popular Culture*, New York, Palgrave.

Lescop Gildas (2012), « "Honnie soit la Oi !" Naissance, émergence et déliquescence d'une forme de protestation sociale et musicale », *Volume! La revue des musiques populaires*, vol. 9, n° 1, p. 129-142.

Mignon Patrick, Daphy Eliane & Boyer Régine (1986), *Les lycéens et la musique*, Paris, INRP.

Phillipov Michelle (2012), *Death metal and music criticism. Analysis at the limits*, Lanham, Lexington Books.

Queudrus Sandy (2000), *Un maquis techno. Modes d'engagement et pratiques sociales dans la free-party*, Nantes, Mélanie Seteun.

Recours Robin, Aussaguel François & Trujillo Nick (2009), « Metal Music and Mental Health in France », *Culture, Medicine and Psychiatry*, vol. 33, n° 3, p. 473-488.

Scott Niall (2012), « Présentation de l'ISMMS », *Volume! La revue des musiques populaires*, vol. 9, n° 2, p. 205.

Slagel Mark (2009), « An ethical exploration of free expression and the problem of hate speech », *Journal of Mass Media Ethics*, vol. 24, p. 238-250.

Straw Will (1984), « Characterizing Rock Music Cultures : The Case of Heavy Metal », *Canadian University Music Review*, n° 5, p. 104-122.

Turbé Sophie (2016), « Puissance, force et musique metal. Quand les filles s'approprient les codes de la masculinité », *Ethnologie française*, n° 161, p. 93-102.

Walser Robert (1993), *Running with the Devil : Power, Gender, and Madness in Heavy Metal Music*, Wesleyan University Press.

Weinstein Deena (1991), *Heavy Metal : The Music and Its Culture*, Lexington Books.